



MARIAGE D'UN BEAU-FRÈRE ET D'UNE BELLE-SŒUR PAR M. GIROUARD.

Mariage d'un beau-frère et d'une belle-sœur.

Au moment où M. Girouard bénit les mariés et prononce le mot : *non separat*, le s'natteur Trudel arrive tout essouffé et crie : *separet ! separet !*

Girouard.—Laisse nous donc tranquilles, lai-so-moi continuer mon affaire.

Trudel.—Non, non, *separet ! separet !*

Girouard.—Es tu fou, F. X. ?

Trudel.—A bas les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs ! Ne comprends-tu pas, mon pauvre Girouard, que permettre aux beaux-frères d'épouser leurs belles-sœurs, c'est fomenter les mauvaises passions, encourager des amours qu'il faut éviter, je dirai même que c'est favoriser le meurtre, l'assassinat et l'empoisonnement.

Girouard.—Comment ça ?

Trudel.—Ne comprends-tu pas, espèce de gallican, mauvaise tête imbue de mauvais principes, que pour épouser sa belle-sœur, on se débarrassera de sa femme, et que pour épouser le frère de son mari, on sera tenté de se délivrer du mari ?

Girouard.—Tu ne connais pas le cœur de l'homme et de la femme. Du moment qu'ils pourront se marier, ils ne s'aimeront plus.

Trudel.—Mais alors pourquoi mariais-tu ces deux-là ?

Girouard.—C'est différent, le mal était fait, ils vivaient ensemble depuis des années, il valait bien mieux les marier pour empêcher le scandale.

Trudel.—C'est ça, parce que le mal existe, il faut le consommer ; c'est le raisonnement des libéraux. Loranger a exposé les vrais principes sur le sujet.

Girouard.—Mais les évêques, les prêtres valent bien l'ex-juge Loranger.

Trudel.—Ça dépend, c'est le principe qu'il faut considérer. J'ai exposé les vrais principes dans mon livre sur les Chambres Hautes.....

(Trudel s'approche alors de Girouard, prend le bouton de son habit et veut commencer une dissertation. Girouard, menacé d'une allocution de trois heures, laisse son bouton entre les mains de Trudel et se sauve à toutes jambes comme un voleur.)

Il n'y a pas moyen, il faut qu'il l'ait, Josette.

Vous avez connu le père François, qui a fait fortune dans le commerce de cerises. Eh ! bien, vous savez qu'il soignait de près sa fille unique, Josette. Il était inabordable, le bonhomme, et on aurait dit qu'il voulait mourir en comptant ses écus d'une main et en caressant le menton de sa fille de l'autre.

Il ne la lâchait pas un instant, et ça ne prenait pas un siècle de conversation avec un amoureux pour montrer que la petite était improuvable aussi bien que

l'héritage. Il n'y a pas moins de trois douzaines de jeunes garçons sur les dents aujourd'hui par suite de la tactique du père François.

Mais c'est lui, le père, qui est sur les dents à son tour, et les invitations pour la noce sont faites enfin.

Le dernier amoureux qui s'est présenté n'a pas eu froid aux yeux quand, après quelques semaines de visites à Josette, il se trouva un bon jour en face du bonhomme en train de le faire déguerpir comme les trente-six autres : " Vous me semblez être un gentil garçon, dit le père, et vous êtes manquement en amour avec Josette, ma fille ?

Sans doute, et je l'aime comme ma vie je vous assure, répond honnêtement le gars.

Est-ce que vous avez fait la grande demande, mon jeune ami ?

—Non, pas encore, mais ce sera bientôt, car je suis sûr que Josette m'aime autant que je l'aime.

—Qui-dà, mais il faut tout dire, jeune homme. Sa mère, sa pauvre mère est morte à l'asile de Beauport, et je suis sûr que Josette ne finira guère loin de là. C'est dans la famille, vous savez.

—Je suis bien décidé de courir le risque, tout de même, répliqua le jeune amoureux.

—Qui reprit le père François, mais ce n'est pas tout. Il ne faut pas vous cacher que Josette a une humeur épouvantable ou certains temps. Et voilà deux fois qu'elle m'a tombé dessus avec un couteau avec intention de me tuer à mes jours.

—Oh ! fit le malin jeune amoureux, je suis accoutumé à ces affaires-là, j'ai une sœur qui est absolument comme cela, une affaire de lune ; on s'en fiche pas mal, allez, père !

—Bien, jeune homme, bien, répond le père François, qui s'aperçoit qu'il lui faudra toutes les ressources de son arsenal pour garder sa fille et son trésor ; mais pour lors, il ne faudrait pas vous laisser ignorer une chose : c'est que j'ai solennellement juré de ne pas laisser un sou de ma fortune à Josette.

Oh ! quant à ça, dit l'amoureux, je n'y tiens pas la miette. J'aime mieux commencer sans le sou et être l'artisan de ma propre fortune. C'est plus romanesque, vous savez.

Le bonhomme sentait le terrain lui glisser sous les pieds devant cet imberbe qui avait réponse prête à toutes ses objections. Il essaya pourtant une dernière cartouche.

—Je suis bien fâché, humilié plutôt, dit-il enfin avec sa voix treublante, je suis bien humilié d'avoir à vous dire que la mère de Josette s'est amourachée du bedeau de la paroisse, et qu'elle s'est sauvée avec lui à l'étranger à la suite d'une escapade où tous deux avaient grassement mérité la corde. Enfin, tous ses parents sont morts à l'hôpital. Voilà des choses que je ne puis vous cacher, vous pourriez me faire des reproches plus tard. Ainsi, vous êtes bien averti.

Allons, père François, bien obligé pour tous renseignements, mais, je savais tout cela avant aujourd'hui. Et bien mieux que cela ; je savais que

vous avez été poursuivi pour parjure, et que vous n'avez été sauvé du pénitencier que par la mort de deux personnes dont le témoignage aurait été suffisant pour vous faire pendre ; je savais aussi que vous avez laissé votre pays pour échapper aux conséquences de votre bigamie ; je n'ignorais pas non plus que vous avez mangé votre pain à l'eau deux ans dans la prison de Québec pour vol de chevaux. Malgré tout cela, je veux prendre Josette, votre fille, pour refaire votre réputation. Topez-là, père, surtout pas de remerciements et au plaisir de se revoir !

N.B. —Le père François laissa partir l'amoureux et le vit s'éloigner sans songer à relever sa machoire, que l'ébahissement avait dépendue d'une effrayante manière. Enfin, dès qu'il put relever quelque peu sa babine, il se dit : Vendu ! vendu ! et avec ta propre monnaie, vieux dinde !

Les propriétaires du *Canard* viennent de noliser un des plus beaux vapeurs du Haut-Canada pour son excursion annuelle à Québec qui aura lieu le 24 juin prochain, jour de la St. Jean-Baptiste.

Nous engageons nos lecteurs à lire attentivement l'annonce de la maison A. Pilon et Cie., qui se trouve plus loin. Cette maison mérite l'encouragement à plus d'un titre. M. Pilon, en maintenant une baisse sans précédent dans les prix de ses marchandises, a fait un bien immense aux classes ouvrières et indigentes, en leur permettant de se procurer des marchandises souvent à moitié du prix de leur valeur réelle. M. Pilon ne fait pas de fortune, mais il donne l'aisance à ses concitoyens.

LETENDRE, ARSENAULT & Cie

LE MAGASIN DE
**LETENDRE, ARSENAULT
Et Cie.,**

Depuis qu'il a subi de si grandes réparations, est, sans contredit, le plus beau

Magasin de Nouveautés à Montréal

ET LE
Meilleur Marché.

Donnez-vous la peine de vous rendre pour l'ouverture,

Aujourd'hui, le 8 Mai 1880.